



LE PETIT JOURNAL DE L'AJCD – N°5 MARS-AVRIL 2021

En guise d'édito pascal : PAS D'EXCUSES !

Le Petit Journal n°5 sort avec un retard éhonté... Et ce, malgré le travail régulier fourni par ses auteurs ! Il faut donc en trouver la responsabilité du côté de sa petite main, empêchée pendant quelques semaines. « *Dès que la machine n'obéit plus, l'âme est bien démunie* » écrivait François Mauriac.

Un jour de Pâques et de grosse grippe, ce grand écrivain catholique méditait sur le mystère du tombeau vide... Tout croyant ou agnostique qu'on puisse être, on gagne à se tourner vers les mystères de Pâques pour y puiser l'énergie de la confiance : à Pâques, tu rencontres de la lumière, de la re-(s)source ! Certes d'autres se nourrissent toute l'année de la pensée de Résurrection, qu'ils déclinent dans son foisonnement spirituel ou philosophique... Mais Pâques comme Pessah, une fois l'an, c'est déjà magnifique !

C'est pour tous un aliment dont on aurait bien tort de se priver, et pour les croyants des thèmes de prière qui libèrent des aliénations.

Blaise Pascal dénonçait la misère de l'homme sans Dieu (dieu, dieux ?). Le meilleur de la grande histoire « judéo-chrétienne » nous porte au-delà du matérialisme vers l'espérance de la juste parole créatrice ou créatrice. Le souffle animé. Le nôtre ?

Gilles Hardouin

NB : du fait du volume des textes retenus dans cette parution, nous ne sommes pas en mesure de publier tous les articles qui nous ont été proposés, ni la suite et la fin de notre emprunt au Monde des Religions du 27 septembre 2020 « Le judaïsme, le christianisme et l'islam ne sont l'émanation directe ni de la Bible ni du Coran » ; nous y reviendrons. Que Laure Alexandre et Catherine Vaucher, en particulier, mais aussi d'autres auteurs veuillent bien ne pas s'en offusquer et garder courage.

En retard certes, mais tout de même !

LE 27 MARS AU SOIR, C'ÉTAIT LE 1^{er} JOUR DE PESSAH

De la mise de côté d'un agneau à sa consommation, les préparatifs du départ de l'Égypte sont connus (Ex.12). Auxquels Moïse ajoute cet ordre de... « couvre-feu » : « Aucun de vous ne franchira le seuil de sa maison jusqu'au matin » (Ex. 12, 22). Durant cette toute première nuit de Pessah, en effet, les Hébreux couraient deux risques mortels : la mort des aînés (dont ils ont été préservés par l'aspersion du sang de l'agneau sur les linteaux de leurs maisons), et un possible massacre -en réaction au sacrilège commis sur un animal considéré par l'Égypte comme sacré-. Cette année, pour cause de Covid comme l'an dernier, la fête de Pessah est restreinte.

Mais Pessah ne signifie-t-il pas « passer par dessus » ? Par-dessus les épreuves... et celle-ci a été précédée de beaucoup d'autres dans l'Histoire. Au matin, nous sortirons, libres.

Anne-Marie Dreyfus



(Parvenu début janvier ; mais valable toute l'année... Et au-delà !)

PAROLES QUI RELIENT

Par Agnès-Marie Rive, pasteure de l'Église Protestante Unie

Le prophète Esaïe (Es 56.4) nous présente un Dieu qui promet un « *nom éternel* » à ceux qui choisissent ce qu'Il désire et qui se tiennent à Son Alliance.

« *Le Nom* », « *ha shem* » en hébreu, désigne Dieu lui-même. La notion d'éternité, l'au-delà du temporel, le par-delà du temps chronologique, est réservé à Dieu Lui-même. Ainsi, en promettant un « *nom éternel* », une identité par-delà le temps chronologique, un nom « *meilleur que fils et filles* », ce que Dieu promet lorsque nous collons à Son désir de Vie, d'Espérance et de Plénitude pour nous-même comme pour tous, c'est qu'Il verse en nous comme une part de lui-même.

Il tatoue son Nom dans notre chair et inscrit Sa propre identité au cœur de notre intimité.

Nous ne sommes plus seulement « *un tel* » ou « *une telle* », mais nous voilà, par la foi en cette promesse, habités d'un Autre plus nous même que nous-même.

Puissions-nous traverser l'année 2021 dans cette habitation du Nom Éternel, dans cette Tente nomade ! Puissions-nous surfer sur la vague 2021, ses hauts et ses bas, arrimés en la confiance que la Nouvelle Terre est là, à notre porte, Terre Promise pour notre humanité que nous sommes appelés à construire jour après jour !

ON SE SOUVIENT : L'AJC, QUI SOMMES-NOUS ?

par Stéphanie Dassa

En charge des activités de la commission du Conseil Représentatif des Institutions Juives de France (CRIF) des relations avec les chrétiens, membre du Comité directeur de l'AJCF

(extrait de son article paru dans la newsletter du CRIF)

L'Amitié Judéo-Chrétienne de France est avant tout une aventure, un pari né d'une solitude. Celle de l'historien français Jules Isaac. Juif, il est empêché dès 1940 de pratiquer sa profession d'Inspecteur général ; juifs, sa fille son gendre sa femme et son fils sont déportés à Auschwitz en 1943.

Dès lors, Jules Isaac va continuer de se consacrer aux causes de l'antisémitisme, sujet sur lequel il s'était déjà impliqué notamment à travers son amitié avec Charles Péguy.

Dans son ouvrage publié en 1947, « *Jésus et Israël* », il dénonce l'enseignement du mépris pour inviter à un enseignement de l'estime. Les 18 propositions qu'il émit furent reprises en 1947 à Seelisberg en Suisse, lors d'une conférence internationale [...].

Au lendemain de la Shoah, il était fondamental de s'interroger sur les conséquences de cet enseignement pluri-millénaire de l'Église (le juif perfide...). Durant l'année 1948, il crée avec son ami Edmond Fleg¹ l'Amitié Judéo-Chrétienne de France dans la perspective de pointer ce qui dans le christianisme empêche quasiment toute relation avec les juifs. Ils sont entourés dans cette entreprise par le Grand Rabbin Jacob Kaplan, par Henri-Irénée Marrou et Jacques Madaule (catholiques), et Fadiey Lovsky et Jacques Maritain (protestants).

Nous retrouvons dans l'Article 2 des statuts de l'AJCF la ligne de conduite fixée et sur laquelle repose la pérennité de l'association. Cet article fondamental souligne l'importance d'une rencontre dans le respect et la connaissance de l'identité de l'autre, et rejette de manière catégorique toute forme de syncrétisme.



« Cette Fédération a pour tâche essentielle de faire en sorte qu'entre judaïsme et christianisme, la connaissance, la compréhension, le respect et l'amitié se substituent aux malentendus séculaires et aux traditions d'hostilité. (...) Elle combat l'antisémitisme, le racisme et toute haine des autres cultures et religions. (...).

L'AJCF aujourd'hui

L'actuel et 9^e président de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France, [est] Jean-Dominique Durand² (...).

Élu le 22 novembre dernier, il s'inscrit totalement dans la lignée de ses prédécesseurs. Dans son discours de prise de fonction il a souligné notamment le rôle éminent à jouer pour l'AJCF « dans la lutte contre la haine et l'antisémitisme, à travers le dialogue et la connaissance mutuelle dans le respect réciproque, mais en en portant les fruits aussi en dehors de l'association, afin de toucher celles et ceux qui en sont éloignés. » et l'importance « des relations avec les organisations juives, confessionnelles ou laïques, avec les Églises chrétiennes et sur le plan international, mais aussi avec les pouvoirs publics et avec les associations porteuses de dialogue interreligieux ».

¹ Edmond Flegenheim, dit Edmond Fleg (1874-1963), écrivain, philosophe, romancier, essayiste et homme de théâtre suisse et français de religion juive ; il repose au cimetière de Grimaud, Var (NDLR).

² Présenté par le Petit Journal n°3 daté de décembre 2020.

ACTUALITÉ

Patchwork

LE RACISME ET SES DÉPLOIEMENTS, ACTUELS OU ANCIENS

Choix d'articles proposés par Robert Bordin et Gilles Hardouin

LA TENEUR ANTISÉMITE DE L'ASSAUT DU CAPITOLE

(Washington, USA, 6 janvier 2021)

Extrait d'un entretien avec Pierre Birnbaum, in *Le Monde*, 19 janvier 2021

L'historien et sociologue Pierre Birnbaum, professeur émérite à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne et spécialiste de l'histoire des juifs de France, travaille à un ouvrage à paraître sur l'histoire de l'antisémitisme aux Etats-Unis. Il commente l'assaut du Capitole par des groupes d'extrême droite enhardis par la rhétorique du président Donald Trump.

Le Monde : Quelle est la teneur antisémite du soulèvement qui a eu lieu à Washington ?

Pierre Birnbaum : On a sous-estimé l'élément antisémite de cette mobilisation. Nombre de personnes arboraient des pancartes antisémites, brandissaient *The Turner Diaries*, la « bible » de l'alt-right américaine qui prévoit la destruction de Washington, l'enfermement des juifs et des Noirs dans de gigantesques camps de concentration. Les néonazis du NSC-131 étaient présents tout comme les Proud Boys qui revêtent parfois des tee-shirts sur lesquels figure « 6MWE » pour « 6 Millions Wasn't Enough » (« 6 millions ne suffisaient pas », en référence au nombre de juifs tués par les nazis).



On trouve plusieurs signes d'une présence antisémite très forte qui s'est illustrée depuis vingt ans par tout un ensemble d'attentats. La logique du défilé de l'extrême droite blanche néonazie de Charlottesville (Virginie), en 2017, est poussée à son extrême, et a menacé, durant ces quelques heures dramatiques, d'emporter les symboles de la démocratie américaine et de réduire à néant son exceptionnalisme.

Montée du racisme et de l'antisémitisme : ÉVOLUTION INQUIÉTANTE OU FAKE NEWS ?

Par Gilles Carbonell, prédicateur de l'Église Protestante Unie

Chacun a souvent eu l'occasion, ces dernières années, de lire des informations alarmantes, faisant état d'une augmentation des actes antisémites, islamophobes, racistes.

Bien sûr, on voit rarement un journaliste annoncer autre chose que des mauvaises nouvelles, des nouvelles inquiétantes, offrant ainsi une illustration parfaite des thèses de Hans Jonas sur la peur : « *Faites-leur peur et tout ira bien, ils feront ce que vous voudrez* ».

Seulement, il arrive que la science valide ces informations de mauvais augure ou... les contredise entièrement ! Voyons ce qu'on peut trouver sur le phénomène qui nous intéresse ici.

Enquête : qui n'aimerait-on pas avoir comme voisins ?

L'enquête a été menée au niveau européen, faisant suite à des enquêtes nationales, dont les questions permettent de remonter jusqu'à 1981, soit près de quarante ans.

On a donné, aux personnes interrogées, un choix parmi 9 catégories possibles (il était possible de citer plusieurs catégories) : chrétiens, drogués, gens d'une autre race, gens portés sur la boisson, gitans, homosexuels, immigrés et travailleurs étrangers, juifs, musulmans.

À la dernière enquête (2018), on avait, comme « *voisins indésirables* » dans l'ordre :

- drogués : 57 %
- gens portés sur la boisson : 41 %
- gitans : 23 %
- immigrés et travailleurs étrangers : 9 %
- musulmans : 8 %
- homosexuels : 7 %
- gens d'une autre « race » : 4 %
- juifs : 4 %
- chrétiens : 2 %.

Les deux premières catégories sont vues comme des personnes troublant l'ordre moral et pouvant créer des problèmes de voisinage ; les gitans font également l'objet d'un rejet, dans une moindre mesure mais notable. L'enquête montre que des personnes qui rejettent une catégorie en rejettent souvent une autre n'ayant pas de rapport entre elles, exemple les juifs et les homosexuels ou « *les gens d'une autre race* » et les musulmans. L'exclusion est d'autant plus forte que les personnes interrogées n'ont pas obtenu le baccalauréat, se situent à droite de l'axe politique et sont conservatrices en matières de mœurs. En revanche, le rejet des « *déviants* » (drogués et alcooliques) concerne plus souvent les femmes et les catholiques.



Quelle évolution ?

On peut comparer, pour certaines de ces catégories, l'évolution des opinions xénophobes sur une trentaine d'années :

- gitans : de 40 % à 23 %
- immigrés et travailleurs étrangers : 13 % à 9 %
- musulmans : 18 % à 8 %
- gens d'une autre race : 9 % à 4 %
- juifs : 7 % à 4 %.

De même, la « *préférence nationale* » en matière d'embauche est passée de 61 % à 42 % sur cette même période.

Que conclure ?

Les préjugés sont clairement fonction du niveau d'éducation. Par exemple, parmi les sans-diplômes, 15 % ne veulent pas de voisins musulmans et 4 % chez les diplômés de l'enseignement supérieur.

Les préjugés sont fonction des époques de naissance : ceux qui ont le plus de probabilités d'exprimer des préjugés xénophobes sont nés avant 1950, et ceux qui en ont le moins sont nés après 1970.

On peut donc rester relativement optimiste pour les prochaines années, tout en sachant que des événements particuliers peuvent raviver ou atténuer, selon le cas, les tendances xénophobes.

(Chiffres tirés du livre La France des valeurs, dirigé par Pierre Bréchon, Frédéric Gonthier et Sandrine Astor, Presses universitaires de Grenoble).

REPRENONS, DONC, LE TEXTE D'AUGUSTIN D'HIPPONE (st. Augustin, 354-430)

Proposé par Muriel Martin-Dupray, présidente de France-Nature-Environnement Ile-de-France

« Si maintenant on ne définit pas le peuple de cette manière [c'est-à-dire la manière de Cicéron] mais d'une autre, par exemple ainsi : « Le peuple est une multitude d'êtres raisonnables associés par la participation dans la concorde aux biens qu'ils aiment, alors assurément pour savoir ce qu'est chaque peuple, il faut considérer l'objet de son amour ».

Quel que soit d'ailleurs l'objet qu'il aime, s'il est une réunion, non d'animaux, mais d'une multitude de créatures raisonnables assemblées en société par la participation dans la concorde aux biens qu'elles aiment, il mérite à bon droit le nom de peuple ; peuple d'autant meilleur qu'il s'entend sur des choses meilleures, d'autant plus exécrationnel qu'il est d'accord sur des choses plus exécrationnelles.

Selon cette définition, qui est la nôtre, le peuple romain, sans aucun doute, est un peuple et sa chose, une république. [...] Pourtant [malgré les guerres civiles], je me garderais de dire que le peuple romain n'est pas un peuple ou que sa chose n'est pas une république, tant que subsiste en lui quelque multitude d'êtres raisonnables assemblés en société par la participation dans la concorde aux biens qu'ils aiment.

Ce que je dis de ce peuple et de cette république, je le crois aussi, qu'on n'en doute pas, et je l'affirme également du peuple et de la république des Athéniens et de n'importe quels Grecs, des Égyptiens et de l'antique Babylone, des Assyriens [...] et encore de n'importe quelle république des autres nations. »

(La Cité de Dieu, 19, 24 [BA 37, p. 163-165]).



ENFANCE ET RACISME

Par Linda Gandolfi, psychothérapeute, consultante à la SCIC « Les enfants de Chiron »

La reconnaissance du différent et du semblable constitue une étape fondamentale de la construction psychique de l'enfant.

Le premier miroir de l'enfant nous dit Donald Winnicott [NDLR : pédiatre, psychiatre et psychanalyste anglais, 1896-1971], est le visage de la mère. Quelle que soit la forme, la couleur, l'apparence de ce visage, l'enfant s'y noie, s'y perd et s'y retrouve à chaque contact. Point de mire de toutes les expériences sensorielles, l'enfant a besoin de ce regard maternel qui plonge dans son propre regard pour se sentir vivre. Il est le premier lieu d'accrochage à une réalité significative.

Au départ donc, le semblable, l'identique ou encore le même dominant et font naître un sentiment d'appartenance nécessaire au développement de l'enfant. En revanche, les processus de différenciation sont peu importants mais ils existent. Ils sont également nécessaires pour marquer un premier écart, une première distanciation. La fusion de départ est donc aussitôt mise au défi par un sentiment d'étrangeté qui éveille la curiosité de l'enfant et fait naître le désir. Autrement dit, il y a une limite à la fusion.

Ces processus de différenciation se déclinent en tout domaine et creusent un espace de liberté autour de l'enfant qui s'autonomise progressivement en découvrant ce qu'il n'est pas. Ne pas être l'autre est la condition absolue pour être soi. Un soi qui va s'enrichir de toutes les expériences qu'offre cette altérité.

L'accès au différent naît de la limite du même et donc de la progressive sortie de la fusion originelle. Cette donnée très importante implique qu'il faut qu'il y ait du même, de l'amour et ce n'est qu'à cette condition que l'enfant acceptera le différent. Le différent n'est pas une limite à l'amour, mais une limite au sentiment de possession. Paradoxalement, l'amour est davantage un retrait qui laisse à l'Autre toute la liberté.

L'éducation consiste donc à renforcer le Moi par un fort sentiment d'appartenance à un même clan, là où il y a du semblable, mais pour mieux aller vers le différent. Il s'agit d'instaurer une dialectique intelligente entre l'adoubement narcissique de l'enfant d'un côté et la pose de limites structurantes de l'autre.

Le racisme naît d'un déséquilibre entre ces deux tendances. Il n'est jamais que la peur du différent et interpelle donc davantage sur la fragilité du Moi pas assez consolidé par la « *mêmeté* ». Cette fragilité structurelle explique la peur des autres et le manque de témérité chez certains enfants.

Le différend c'est non seulement ce qui fonde la psyché mais c'est aussi ce qui nourrit l'âme qui peut ainsi accéder à un maximum d'expériences.

Lutter contre le racisme est donc une manière de dépasser la dialectique même/différent qui conduit naturellement à une ouverture sur le monde dans sa différenciation. Par conséquent, lutter contre le racisme dès l'enfance consiste en deux nécessités :

- Narcissiser suffisamment les enfants pour qu'ils se sentent protégés par leurs familles. Il est important de se sentir aimé et accepté sans condition.

- Poser les limites de la liberté des autres à l'intérieur même de la famille. Aimer et être aimé ne veut pas dire envahir ou tyranniser.

On peut ajouter que l'intérêt que les parents portent au monde des autres est également une donnée importante car cela incite l'enfant à s'intéresser à ce qui est hors de la sphère familiale. Créer une ouverture vers les autres en multipliant les expériences culturelles, sportives et amicales avec ces autres.

La Société Coopérative d'Intérêt Collectif « Les enfants de Chiron » proposent d'accompagner les parents dans la relation avec leurs enfants pour résoudre les difficultés rencontrées au quotidien ; elle publie une newsletter. Dans la mythologie grecque, Chiron est l'éducateur des enfants des dieux.

info@lesenfantsdechiron.com

www.lesenfantsdechiron.com



« NOUS NOUS SOUVENONS : UNE RÉFLEXION SUR LA SHOAH » -16/03/1998-

Extrait de la newsletter du (CRIF), 14 janvier 2021, par Stéphanie Dassa (cf. plus haut)

Le CRIF a présenté en janvier 2021 sa nouvelle rubrique consacrée au dialogue judéo-chrétien. Parce que, pour dialoguer il faut être au moins deux, tous les deuxième jeudi du mois il reviendra sur un élément important des relations entre les deux communautés. Ce 14 janvier 2021, il proposait de découvrir un texte fondamental de l'Église catholique : « Nous nous souvenons, une réflexion sur la Shoah ».

« En de nombreuses occasions au cours de mon pontificat, j'ai rappelé avec un sentiment de profonde douleur les souffrances du peuple juif lors de la seconde guerre mondiale. Le crime connu sous le nom de Shoah a laissé une marque indélébile dans l'histoire du siècle qui s'achève. » Ces mots du Souverain Pontife Jean-Paul II sont adressés au Cardinal Cassidy, Président du Conseil pontifical pour l'Unité des Chrétiens, principal artisan du texte [...] : *« Nous nous souvenons, une réflexion sur la Shoah »*, publié le 16 mars 1998.

La Shoah occupe une place importante dans la relation judéo-chrétienne mais en fut-elle le déclencheur ? La conférence de Seelisberg par ses 10 points avait déjà en 1947 posé les premiers jalons d'une relation et entraîna dans son élan la création de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France. Vatican II et Nostra Aetate, s'ils laissaient un espoir solide quant aux avancées théologiques, n'abordaient pas une question pourtant centrale : au-delà de la volonté nazie d'anéantir les juifs d'Europe, la Shoah a-t-elle été rendue possible à cause du terreau de l'antijudaïsme chrétien ? Ce long « enseignement du mépris » a-t-il accoutumé les esprits durant des millénaires pour aboutir à rendre possible un massacre d'une telle ampleur ? Poser la question du lien, c'était déjà un peu prétendre y répondre...

A cause de ce traumatisme, à cause de cette interrogation centrale dont les juifs survivants de la Shoah ne pouvaient pas faire l'économie, il fallait aller plus loin que Nostra Aetate et les Orientations publiées en 1974. Et c'est ainsi que sous la plume du Cardinal Cassidy une voie s'ouvre car « *L'avenir commun des juifs et des chrétiens exige que nous nous rappelions car « il n'y a pas d'avenir sans mémoire ». L'histoire elle-même est la memoria futuri »*. Aux catholiques du monde entier, il est demandé de « *réfléchir à cette catastrophe qui frappa le peuple juif* » et en même temps de faire sien « *l'impératif moral d'assurer que jamais plus, l'égoïsme et la haine ne grandiront au point de semer tant de souffrance et tant de morts* ». Aux Juifs, il n'est demandé rien d'autre que de bien vouloir écouter cette réflexion « *avec un cœur ouvert* ».

Pour le Cardinal Cassidy, les nombreuses réflexions autour de la Shoah qu'elles soient historiques, politiques ou sociologiques ne peuvent s'abstenir d'exiger une « *mémoire morale et religieuse et en particulier parmi les chrétiens une réflexion extrêmement sérieuse sur les causes qui la provoquèrent* ». **Et il va encore plus loin en soulevant « la question de la relation entre la persécution de la part des nazis et l'attitude au fil des siècles, des chrétiens envers les juifs ».**

Alors par quoi ce texte fut-il motivé ? En premier lieu par la volonté personnelle du Pape Jean Paul II. Karol Wojtyła est né le 18 mai 1920. Il a été le premier pape non italien depuis Adrien VI au 16^e siècle. A Wadowice, son lieu de naissance, un tiers de la population était juive avant la Shoah et il eut une longue et authentique amitié avec une famille juive, la famille Kluger. Ce Pape qui fut sans doute le plus charismatique de la papauté contemporaine eut un pontificat d'une longévité exceptionnelle (27 ans). Sans nul doute, il était hanté par la Shoah et il n'eut pas peur, pour reprendre une expression qui lui était chère, de questionner la conscience chrétienne à propos de cet évènement hors norme. L'Église n'a pas perpétré le crime, c'est un fait, mais le virage pris par le Souverain Pontife pointe du doigt une certaine responsabilité chrétienne et ce faisant honore d'autant plus le souvenir des milliers de catholiques qui ont sauvé des juifs. Sans doute avait-il compris que pour établir ce lien privilégié avec les juifs comme il le souhaitait ardemment, fallait-il écouter la voix des assassinés.

Ce document publié en 1998 était déjà en préparation dès 1987. La publication de son contenu une décennie plus tard est le fruit d'une maturation : son objectif était de s'adresser à toute l'Église, tous les évêques et en définitive à toute la chrétienté. Pour Jean-Paul II, l'Église ne pouvait entrer dans le Grand Jubilé de l'an 2000 sans franchir cette

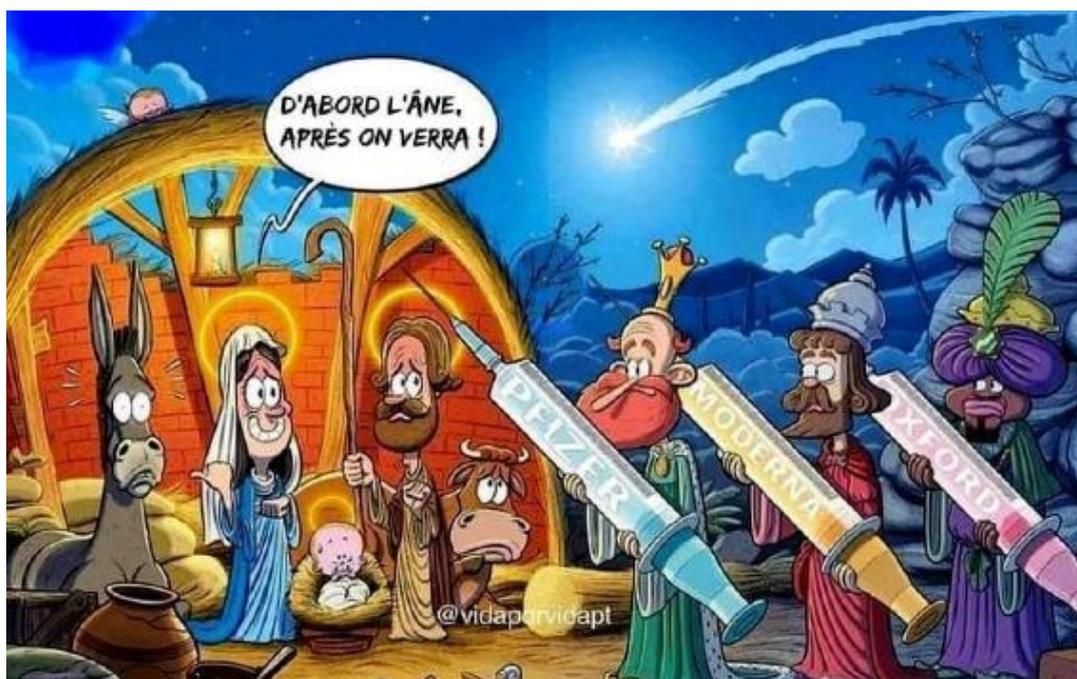
étape cruciale de contrition, d'examen de responsabilité et de conscience. Ceux qui y cherchent une demande de pardon ne la trouveront pas. Cela ne signifie pas que la démarche ne soit pas une repentance entière et sincère, cela signifie que personne ne pouvait recevoir cette demande au nom des victimes de la Shoah. « *Nous nous souvenons est un acte de teshouva, de retour sur soi, il s'adresse avant tout à la conscience chrétienne* ».

Il demeure toutefois intéressant de noter que le texte rend hommage à l'action du Pape Pie XII pour ce qu'il fit « *personnellement ou à travers ses représentants pour sauver des centaines de milliers de juifs* ». Pie XII avait pourtant fait le choix du silence. A-t-il privilégié les actions de sauvetage discrètes ? Et si tel était le cas (les archives du Vatican récemment ouvertes sur la volonté du Pape François parleront), était-ce que le monde attendait du successeur de saint Pierre, était-ce dont les catholiques avaient besoin pour trouver en eux le courage de sauver ceux que Jean-Paul II allait appeler « *frères aînés* » ? Pie XII certainement savait à quelles critiques il s'exposerait. A-contrario le travail accompli par Jean-Paul II a été public, il a résonné, il a bousculé les consciences somnolentes. Parce que ce Pape avait compris qu'il était temps pour l'Église de cesser d'entretenir des positions ambiguës avec les Juifs. Et aussi sans doute parce que Wojtyla était ce que Pie XII ne fut jamais : un leader.

« *Nous nous souvenons* » est un texte fondamental dans la mesure où une fois que la prise de responsabilité de l'Église dans l'accoutumance des consciences chrétiennes au tragique destin européen des juifs fut actée, le dialogue en face à face entre juifs et chrétiens put vraiment commencer. Ce texte devait être publié, le Pape polonais savait que sans cela, l'Église ne pouvait prétendre renouer avec ce qui lui était cher : les racines juives du christianisme.

(À suivre)

DROIT D'HUMOUR





Les psaumes et la Réforme

LA PRIÈRE DE L'ASSEMBLÉE DES FIDÈLES

Par Yves Bouvier

Le contexte

Au début du XVI^e siècle, l'Europe vit dans un climat de fin du monde, car s'est installée depuis deux siècles l'angoisse de la mort, conséquence des guerres sans fin et des épidémies de peste.

L'Église catholique, qui vient de traverser une longue crise politique est fragilisée, elle insiste plus sur les rites que sur la spiritualité, à quoi s'ajoutent les abus du clergé (ivrognerie, concubinage). Enfin, l'obsession du salut offre à la hiérarchie ecclésiastique un prétexte de s'enrichir en vendant les « indulgences » (réduction ou annulation du temps de Purgatoire pour l'âme du croyant avant l'entrée au Paradis).

Depuis la fin du 13^e s., une nouvelle approche philosophico-théologique, le nominalisme, insiste sur l'individu et son rapport personnel à Dieu.

D'autre part, l'humanisme naissant prône le retour aux sources originelles des textes gréco-romains. Ce qui encourage parallèlement une réflexion critique de la Bible dont les manuscrits grecs, rapportés d'Orient, laissent apparaître des divergences avec la traduction latine.

Enfin, l'imprimerie devient un facteur déterminant de la circulation des idées. La première page imprimée chez Gutenberg fut celle de l'Évangile de Jean. La Bible sort des seuls monastères.

Trois points clefs de la Réforme

Initiée par Luther en Allemagne, puis poursuivie par Calvin en France et en Suisse, la Réforme s'appuie sur trois piliers : le retour à l'Écriture, une certaine liberté individuelle de jugement, mais surtout l'importance de la grâce de Dieu, offerte par un amour inconditionnel de Dieu.

Luther et Calvin sont proches théologiquement et spirituellement, quoique présentant des différences d'accentuation. Mais le fait majeur commun est le transfert du pouvoir ecclésiastique au peuple : « *L'Église est le peuple saint constitué par la foi dans le Christ et le Saint Esprit* » (Luther).

LUTHER ET LES PSAUMES

« *Biblia Sola* » : Luther fonde sa théologie sur la Bible et non sur les dogmes. Et au cœur de la Bible, le livre des psaumes : « *Veux-tu voir la sainte église chrétienne dépeinte en un petit tableau de formes et couleurs vives ? Contemple le Psautier* ».

Dans la préface d'une de ses exégèses de psaumes, Luther précise son approche du texte ; il ne se contente pas de le raconter (*narrare*), il en parle à quelqu'un avec force détails (*enarrare*) : il actualise la théologie en l'adaptant à l'expérience personnelle du croyant. Luther apporte le témoignage de sa foi dans le Christ avec l'espoir qu'il aura une répercussion sur la propre foi du fidèle.

Il s'écarte de l'exégèse médiévale, trop éloignée du texte littéral, et prône de s'en tenir au « *texte dans sa plus grande simplicité* ». Pour certains psaumes, il rejoint la lecture christologique établie dès les



Actes des Apôtres, mais il reste sensible à l'interprétation collective des siècles de croyants qui ont vécu la prière des psaumes. Il apporte un soin particulier au vocabulaire dont il scrute la définition exacte, et en remonte le sens pour aboutir à une réactualisation opérante.

A propos de l'ordre dans l'ensemble du livre, il décèle des ensembles qui révèlent une progression, « *des souffrances vers la joie et la louange, véritable déroulement de la vie chrétienne, partagée entre l'épreuve et la consolation* ». Car pour Luther, le psautier est le livre de la consolation et de la foi. C'est bien la foi qui sauve et non les œuvres. Il « dé-cléricalise » et insiste sur la communauté des croyants : « *... nous avons un même baptême, un même évangile, une même foi, et sommes de la même manière chrétiens, car ce sont le baptême, l'évangile et la foi qui seuls forment l'état ecclésiastique* ».

De l'usage des psaumes : « *C'est un livre de prière au Saint Esprit pour que celui-ci nous prête les mots et les sentiments pour parler au Père, et le prier à propos des choses qu'il nous a enseigné de faire dans les autres livres de la Bible* ».

Pour quitter le latin, langue des clercs, la traduction en langue maternelle devient indispensable, mais pose de nouveaux problèmes ; faut-il le texte au mot à mot ou dans son sens dynamique ? Luther devient le traducteur méticuleux par excellence, et recherche un allemand compris de tous.

Théologie des psaumes. « *Le psautier est pour toi un miroir fin, précis et pur de la chrétienté. Tu t'y percevras toi-même... Tu percevras finalement Dieu lui-même et toutes les créatures* ».

Les psaumes sont le lieu où l'homme trouve les mots pour demander à Dieu de lui ouvrir les Écritures, et le lieu de la prière de l'homme louant Dieu de cet enseignement.

CALVIN ET LES PSAUMES

« *J'ai accoutumé de nommer ce livre une anatomie de toutes les parties de l'âme, parce qu'il n'y a aucune affection en l'homme qui ne soit ici représentée comme en un miroir... Le Saint Esprit y a portraituré à vif toutes les douleurs, tristesses, craintes, doutes, espérances, voire jusques aux émotions confuses dont les esprits des hommes ont habitude d'être agités.* »

De l'exégèse à la prédication. Par son exégèse rigoureuse, Calvin s'efforce de présenter le sens sensible du passage ; il rappelle ce que les mots bibliques signifient dans leur contexte ; mais il construit surtout son interprétation à partir des circonstances dans lesquelles le psaume a été écrit, puis il en analyse la dynamique, qui va souvent du fait brut à la louange, pour enfin en déterminer un sens moral qui le conduit à la prédication. Il insiste beaucoup sur l'affect, en tant que lecteur et commentateur autorisé par l'expérience de pécheur face à Dieu. En soulignant les effets poétiques de la parole psalmique, il attire l'attention sur le message divin dont le croyant est le destinataire direct, en vertu du principe d'identification du priant avec le personnage biblique. Il n'écarte ainsi pas la traditionnelle lecture typologique, mais elle est alors au terme de sa démonstration... « *Le psautier est le livre par excellence pour porter à dieu sa prière et ses émotions, plein de tous enseignements qui peuvent servir pour réformer notre vie en sainteté et droiture...* ».



LE CHANT AU CŒUR DE LA THÉOLOGIE DE LUTHER ET DE CALVIN

Si désormais les fidèles forment assemblée, il faut réformer le culte pour opérer ce transfert de pouvoir. La liturgie « *n'est (pas) pour amuser le monde à voir et regarder* » (Calvin). Elle sera centrée sur la Parole. De cette communauté montera la prière. Les chants en latin ne se prêtaient pas au chant populaire et le grégorien restait l'apanage des clercs. Confier au peuple le chant des psaumes nécessite désormais deux impératifs : une mélodie accessible à tous et un texte en langue maternelle.

Luther écrit lui-même des musiques de « choral » en langue allemande sur des principes simples : une seule note par syllabe, peu d'écart d'une note à l'autre, de même qu'entre la plus haute et la plus basse. Luther insiste sur Jésus-Christ, il lui faut donc écrire des textes nouveaux à partir d'autres textes bibliques. Il reste adepte de la musique d'accompagnement. On connaît le développement du choral allemand dans les siècles suivants avec Schutz, Buxtehude et Bach...

[Texte et musique de Luther **Ein feste burg** : version originale de Luther youtu.be/uI7QMtXBLgY ; version de Bach youtube.com/watch?v=I6dPv7W80yk]

Calvin : « *Quand nous aurons bien cherché çà et là, nous ne trouverons meilleures chansons ni plus propres pour ce faire (prier) que les psaumes de David* ».

Le Réformateur, attaché à la rythmique, confie à Clément Marot la mise en vers. Ce n'est plus alors la rigueur exégétique de ses commentaires qui prime, mais le sens du texte ; la langue n'est plus savante mais courante, quoi qu'extrêmement soignée. Pour ce qui est de la musique : pas d'accompagnement musical au culte afin que la « parole-prière » monte « *d'une même voix sans distraction* ». Toutefois il recommande aussi le chant « *pour s'esjouir en Dieu ès maisons* » (se réjouir en Dieu à la maison). Les partitions à quatre voix sont alors autorisées, mais toujours sur le principe de simplicité.

Calvin fait chanter la gloire de Dieu seule, il n'écrira point de cantiques. Le psautier de Genève n'en comporte pas. Psaume 33 mis en vers par Clément Marot (1543) :

*« Réveillez-vous chacun fidèle,
Bénédictions Dieu tous d'une voix, sur la douce harpe,
Pendue en écharpe,
Louez le Seigneur,
Et que la musette, le luth l'épinette chantent son honneur ».*

[youtu.be/p6MJ4d5z-Ng (première strophe à capella puis harmonisée par Paschal de l'Estocart)]

NB : en bleu liens Internet. En cliquant sur le lien notre aimable lecteur accédera à la référence nommée par l'auteur.

A suivre : Les psaumes et la modernité



Dans un autre registre, avec Daniel Barenboim :

LA MUSIQUE APPORTE UN ÉLÉMENT ESSENTIEL AU DÉVELOPPEMENT DES CITOYENS

Extrait de la revue Diapason 18 mars 2021

Le chef d'orchestre et pianiste pointe du doigt Internet comme responsable de la « décadence » contemporaine, et appelle une fois encore le monde politique à soutenir davantage la culture.

Les premiers mots donnent le ton : « Déjà, avant la pandémie du Covid-19, j'avais observé que la culture perdait quotidiennement de sa valeur. » Dans une tribune publiée par Le Monde, Daniel Barenboim livre son analyse de la situation de la culture aujourd'hui. Le chef d'orchestre et pianiste pointe du doigt une cause à « cette dérive » : Internet. Car selon lui, si « cette invention est indéniablement un outil qui a amélioré notre quotidien de multiples façons », l'être humain a fini par « devenir esclave » d'Internet, et ce, de son propre fait : l'outil n'est pas responsable de l'usage qu'on en fait. « Internet a fait disparaître notre curiosité d'espèce vivante observant minutieusement son environnement », affirme-t-il, sans toutefois donner d'exemples précis.

Une « époque dépourvue d'esprit »

Enfin, le chef et pianiste enjoint le monde politique à faire davantage pour la culture : « Que la musique plaise ou non aux représentants du peuple, elle mérite une place privilégiée parmi les thèmes les plus importants, car la réalité est qu'elle apporte un élément essentiel au développement des citoyens ». Selon lui, depuis la chute du mur de Berlin -et donc, par voie de conséquence, du bloc de l'Est-, l'Occident vit une période de « déséquilibre » que le musicien qualifie d'« époque dépourvue d'esprit ». En encourageant le politique à « inscrire sur les ordres du jour et les piliers des différentes philosophies de l'administration publique » l'accès à la musique, Daniel Barenboim laisse entendre que celle-ci agirait comme un antidote à ce qu'il considère comme la « décadence » contemporaine.

DROIT D'HUMOUR (un dernier pour la route !)

Un juif vient de s'installer en Israël. Il visite Jérusalem et demande à son ami Abram, qui y habite depuis longtemps, de lui montrer le Mur (« mur occidental » pour les Israéliens, « mur des Lamentations » pour les goïm). Une fois sur place, il demande :

- Abram, est-ce que je peux prier pour la fin du conflit avec les Palestiniens ?
- Oui, mais sois respectueux, n'oublie pas que tu t'adresses à Dieu.
- Et est-ce que je peux prier pour la paix éternelle dans le monde ?
- Bien sûr, et n'oublie pas que tu t'adresses à Dieu.
- Et est-ce que je peux prier pour que ma fille trouve un bon mari ?
- Tu peux toujours. Et n'oublie pas que tu t'adresses à un mur...

NDLR : l'abondance de biens rédactionnels pour ce numéro 5 nous retient de publier plus d'informations sur les travaux du Comité directeur et de la fédération nationale de l'AJCF. La prochaine parution leur fera place.

Contributions : Robert Bordin, Yves Bouvier, Stephanie Dassa, Anne-Marie Dreyfus, Linda Gandolfi, Gilles Hardouin, Muriel Martin-Dupray, Agnès-Marie Rive... Et Daniel Barenboim ! **Extraits de :** Diapason, Newsletter du CRIF, Newsletter de « Les Enfants de Chiron », Le Monde.

Contact : gilles.hardouin0545@orange.fr